



LA MACHINE INFERNALE À L'ŒUVRE ET DANS L'ŒUVRE DE BRIGITTE GIRAUD « VIVRE VITE »

Maha I. Salama

Département de français, Faculté des Jeunes Filles, Ain Chams
Université, Égypte
dr.maha.salama@women.asu.edu.eg

Received:27-11-2024 Revised:16-1-2025 Accepted:9-4-2025
Published:27-4-2025

DOI: 10.21608/jssa.2025.339007.1686
Volume 26 Issue 3 (2025) Pp. 218-249

Abstract

Dans *Vivre vite*, Brigitte Giraud explore le rôle du destin et de la causalité dans la série d'événements tragiques ayant conduit à la mort accidentelle de son compagnon, Claude. Le roman, à la fois intime et universel, se construit autour d'une réflexion sur le poids des choix individuels et des hasards de la vie. Brigitte Giraud interroge la mécanique implacable qui semble avoir tissé les fils de ce drame. Elle revisite les décisions anodines ou décisives – comme l'achat de la maison, l'emprunt de la moto, ou encore les circonstances de cette journée fatidique – en cherchant à comprendre si tout cela relevait de la fatalité ou d'une chaîne de choix humains. La maison, qui devait symboliser un nouveau départ, devient le point central d'une série d'événements qui semblent inéluctablement conduire à l'accident. Le récit oscille entre la recherche d'un sens et l'acceptation de l'absurde. En remontant le fil des causes et des coïncidences, l'autrice questionne la part du hasard dans nos vies : jusqu'où sommes-nous responsables de notre destin, et où commence l'influence des forces qui nous échappent ? Elle explore ainsi l'idée que le destin peut être à la fois écrit par les choix que nous faisons et par des éléments sur lesquels nous n'avons aucun contrôle. Cette réflexion, profondément humaine, révèle une tension entre le besoin de trouver des explications et la difficulté d'accepter l'imprévisibilité de la vie. Le destin devient alors une thématique centrale, entre tragédie personnelle et réflexion philosophique.

Points clés : destin, mektoub, hasard, mort vite

Le tragique désigne une situation ou une vision du monde où l'humain est confronté à des forces supérieures, qu'il s'agisse du destin, des dieux, de la fatalité ou de ses propres contradictions intérieures. Ces forces le dépassent, le placent face à des dilemmes insolubles et le conduisent inévitablement à la souffrance ou à la destruction, malgré ses efforts pour y échapper.

Le tragique repose sur plusieurs éléments fondamentaux. Au premier rang vient la fatalité. En fait, les événements semblent écrits d'avance et échappent à la volonté humaine. Dans les tragédies grecques, cette fatalité est incarnée par les dieux ou le destin, comme dans *Œdipe Roi* de Sophocle, où Œdipe accomplit, malgré lui, la prophétie qui prédit qu'il tuera son père et épousera sa mère. Au deuxième rang vient le dilemme qui veut dire que le héros tragique est souvent confronté à un choix impossible entre deux options qui mènent toutes deux à la catastrophe, comme dans *Antigone* de Sophocle, où Antigone devait choisir entre respecter la loi de la cité (ne pas enterrer son frère) et obéir à une loi morale supérieure (honorer les morts). Au troisième rang vient l'ironie tragique qui se produit lorsque le spectateur ou le lecteur connaît l'issue de l'histoire, mais pas le personnage, qui agit dans l'ignorance. C'est le cas dans *La Machine infernale* de Jean Cocteau où le spectateur sait qu'Œdipe se dirige vers sa propre perte, mais lui l'ignore.

Tout en conservant ces aspects fondamentaux de la notion classique, le tragique dans les œuvres contemporaines se distingue par une adaptation aux réalités modernes. Dans les œuvres contemporaines, cependant, les thèmes classiques sont souvent reformulés pour refléter des préoccupations sociales, personnelles et philosophiques propre à notre époque.

Dans L'étranger d'Albert Camus, le tragique repose sur la confrontation à l'absurde de l'existence humaine, sans recours possible à une transcendance. Dans Les Choses de Georges Perec, le tragique réside dans l'empoisonnement des individus dans une société consumériste où les désirs matériels finissent par les déshumaniser.

Les œuvres contemporaines mettent souvent en avant un tragique ancré dans l'expérience individuelle ou familiale, où la mort, la perte et la culpabilité prennent le devant de la scène. Dans Vivre vite de Brigitte Giraud, la tragédie ne provient pas d'une fatalité divine, mais d'une chaîne de décisions humaines qui mènent à une perte irrémédiable. L'œuvre explore un tragique humain, fait de culpabilité et d'impuissance.

Dans ce roman, Giraud rappelle la vision de Cocteau, où chaque action des personnages sert à les piéger davantage dans une trame prédéfinie. L'autrice revisite le passé pour identifier les maillons de cette chaîne fatale. Ce regard rétrospectif fait écho à l'ironie tragique de Cocteau, où le spectateur sait ce qui va arriver, contrairement aux personnages.

Peut-on comprendre ou constituer la mécanique du destin ? Quel est le poids de la responsabilité individuelle face à des événements que l'on ne maîtrise pas totalement ? Comment vivre avec le sentiment de culpabilité ou d'impuissance face à une perte ? Par ces questions Brigitte Giraud cherche à travers son œuvre Vivre vite, à démêler les liens entre mémoire, responsabilité et destin.

Brigitte Giraud, née en 1960 en Algérie, est une écrivaine française qui s'est imposée dans le paysage littéraire par une écriture sensible et introspective. Installée à Lyon, elle a publié son premier roman, *La Chambre des parents*, en 1997, inaugurant une carrière marquée par un regard incisif et personnel sur les relations humaines et les thèmes de la mémoire, du deuil et de l'identité. Au fil des ans, elle a enchaîné les publications de romans, récits et recueils de nouvelles. Son œuvre est reconnue par des distinctions littéraires importantes : elle a reçu la mention du prix Wepler pour *À Présent* (2001), un ouvrage explorant les liens familiaux et le passage du temps. En 2007, elle a remporté le prix Goncourt de la nouvelle pour *L'amour est très surestimé*, un recueil qui aborde avec finesse les illusions et les désillusions amoureuses. Elle a obtenu ensuite le prix du Jury Giono pour *Une année étrangère* en 2009, un roman introspectif examinant les thèmes de l'exil intérieur et de l'adaptation à un nouvel environnement.

Les livres de Brigitte Giraud, traduits dans une quinzaine de langues, témoignent de son impact international. *Pas d'inquiétude*, publié en 2011, a fait l'objet d'une adaptation télévisuelle en 2014, la même année où elle est devenue officier de l'ordre des Arts et des Lettres. Sa contribution à la littérature s'étend également à l'édition : de 2010 à 2016, elle a dirigé la collection « La Forêt » aux éditions Stock et promu des œuvres littéraires.

Le 3 novembre 2022, Brigitte a marqué l'histoire en devenant la 13^{ème} femme à recevoir le prestigieux prix Goncourt, avec son récit *Vivre vite*. Ce livre, qui explore des thèmes profonds autour de la vie, de la perte et de la mémoire, a rencontré un grand succès avec 300,000 exemplaires vendus. Ce prix couronne un

parcours littéraire remarquable et confirme l'importance de son œuvre dans le paysage littéraire français.

En fait, Brigitte Giraud s'affirme comme une des voix majeures de la littérature contemporaine. Son style varie entre une écriture fragmentaire, comme dans *J'apprends* (2005), et une approche plus corporelle et chorégraphique, comme dans *Avoir un corps* paru en 2013. Son œuvre est marquée par l'expression du deuil et de la perte, notamment dans *À Présent*, *Marée noire*, *Les Veuves* et *Vivre vite*, où elle explore avec sensibilité les thèmes du manque, de la mémoire, et de la résilience après la disparition de son compagnon.

Dans *Vivre vite*, Brigitte revient sur l'accident tragique de Claude, son mari et père de leur fils Théo. Ce récit autobiographique explore non seulement la perte, mais aussi les circonstances entourant cet événement, comme la moto puissante, une Honda, surnommée « Lame de feu », qu'il conduisait ce jour-là. Cette moto appartenant au frère de Brigitte et interdite sur le territoire japonais en raison de sa dangerosité, devient un symbole de la fatalité qui entoure le destin de Claude. Ce livre est une réflexion poignante sur le hasard, les choix et les enchaînements de circonstances qui ont mené à cette tragédie, plongeant le lecteur dans une analyse de l'irréversible.

L'accident de Claude dans *Vivre vite* est entouré d'incertitudes, sans cause apparente, et le rapport de police laisse des questions sans réponses. Plus de 20 ans après, Brigitte Giraud mène une enquête approfondie, mêlant réflexion intime, sociologique, historique et politique pour comprendre ce qui a conduit à ce drame. Sa démarche est celle d'une exploration minutieuse des enchaînements de décisions

et de circonstances qui, invisibles ou banals en apparence, pourraient avoir influencé cet événement.

La problématique que nous proposons se fonde sur cette quête complexe : comment, au-delà de la simple fatalité, des facteurs personnels, sociaux et même politiques pourraient-ils être en jeu dans un événement aussi imprévisible ? Cette approche permet de compulser la place du hasard et des choix humains, soulignant la volonté de Brigitte de trouver du sens-là où il semble en manquer.

Dans cette optique, notre étude portera sur ces points essentiels : la chaîne des causalités et la place du hasard, les responsabilités individuelles et collectives, les déterminismes sociaux et culturels, la quête de sens et la construction du récit. Pour mieux expliciter notre problématique, il s'avère incontournable d'adopter plusieurs approches : critique, narrative, psychanalytique, etc.

Dans ce récit très intime et écrit à la 1^{ère} personne du singulier, l'auteure utilise une série de « si » pour explorer tous les moments qui auraient pu modifier le destin de Claude. Les 23 chapitres, chacun commençant par un « si », forment une sorte de puzzle. Chacun de ces « si » représente une hypothèse, un moment où un choix ou une circonstance différente aurait pu empêcher l'accident. C'est un exercice mental où elle remonte le fil des événements en analysant chaque détail, parfois banal, parfois décisif, comme si elle pouvait réécrire l'histoire en imaginant des alternatives.

Ce procédé donne au récit une structure singulière, à la fois fragmentaire et obsédante, et illustre le besoin de Brigitte de comprendre l'enchaînement de circonstances qui ont mené à cette tragédie. En exprimant cette idée dans un entretien, elle confirme que si une seule pièce de ce puzzle ne s'emboîtait pas, l'accident n'aurait peut-être pas eu lieu. Cette structure de « si » traduit la quête quasi obsessionnelle de l'auteure de redonner du sens et d'explorer l'imprévisible, tout en reconnaissant l'impossibilité de revenir en arrière.

Le contexte de 1999 joue un rôle déterminant dans *Vivre vite*, car il reflète une époque où la vitesse de la vie, l'émergence de la technologie, et l'absence de certaines avancées influencent directement le déroulement des événements. La société est alors marquée par l'accélération de la modernité, mais aussi par des manques qui, comme ici, deviennent des éléments du destin. L'absence de téléphone portable, par exemple, devient un détail tragique dans la mort de Claude : Brigitte évoque le coup de fil qu'elle n'a pas passé, faute de technologie, et qui aurait pu, selon elle, retarder ou modifier les circonstances de cet accident.

Ce lien avec l'époque n'est pas seulement technique, mais il traduit aussi une réflexion sur les limites et les changements rapides de la vie moderne. En 1999, la technologie n'est pas encore omniprésente, et ce manque, dans le cas de Claude, devient une fatalité. L'absence de ce simple appel souligne l'importance des détails et les changements de notre rapport au temps et à la communication, qui auraient pu, dans un autre contexte, influencer le destin autrement. Le récit de Brigitte Giraud examine ainsi comment le contexte historique et technologique de l'époque entre en collision avec les circonstances individuelles, produisant une chaîne d'événements où le hasard et l'irréversibilité s'entrelacent étroitement.

Dans son entretien France Culture sur YouTube, Brigitte Giraud aborde les thèmes fondamentaux de *Vivre vite*, tels que le destin, le « mektoub » (concept emprunté à la culture arabe signifiant « ce qui est écrit »), la mort, la chute, le hasard et l'accident. Pour elle, le destin est bien plus qu'une simple fatalité ; c'est un terme qui renvoie à notre manière de percevoir et d'interpréter les événements de la vie. Dans ce récit, elle explore comment le destin forme un cadre où se tissent nos choix, les aléas de la vie et les forces qui échappent à notre contrôle.

Le destin, selon Giraud, englobe notre rapport au monde, nos interrogations sur le sens de la vie, et notre compréhension des événements qui façonnent notre existence. Ce concept, loin d'être abstrait, raisonne intimement avec le deuil de Claude. En examinant chaque détail et chaque choix, elle déploie un effort considérable afin de distinguer entre ce qui relève du choix personnel et ce qui appartient au *mektoub*. En analysant les forces invisibles qui dirigent nos vies, elle cherche à concilier l'idée d'une destinée inévitable avec notre désir de comprendre et de donner du sens à ce qui nous arrive :

« Tout ne nous appartient pas et que la maîtrise de notre vie est très loin d'être certaine. Étant mieux. »¹

Pour le mot « *mektoub* » que Brigitte aime bien davantage, c'est un mot qui traduit une idée de destin inéluctable, en lien profond avec l'écriture, suggérant que certains événements sont gravés d'avance, au-delà de notre contrôle. En parallèle, le mot « accident » emprunté au XII^{ème} siècle du latin « *accidens* », participe présent substantivé de « *accidere* » qui veut dire « tomber vers, sur » ou « arriver par hasard » évoque un contraste fort avec l'idée de destinée. Le mot « hasard » c'est un mot qui vient aussi de l'arabe et qui veut dire dans certains pays arabes « Jeu de

dés » et là aussi nous sommes face à toutes ces notions de rapport à l'incertitude et les coups du sort inattendus.

L'accident est l'incarnation de l'imprévisible, de l'incident soudain et incontrôlable. Dans le cas de Claude, cet homme « *tombé par hasard* », le mot résonne de manière tragique : ce n'était peut-être pas « écrit » au sens littéral, mais il en résulte une fatalité qui marque profondément l'autrice. Ainsi, son récit se situe au croisement de l'inéluctable et de l'accidentel, où la vie et la perte s'entrelacent.

Pourquoi donc Vivre vite ? Quelles sont les circonstances de la mort rapide de Claude ?

« Quand aucune catastrophe ne survient, on avance sans se retourner, on fixe la ligne d'horizon, droit devant. Quand un drame surgit, on rebrousse chemin, on revient hanter les lieux, on procède à la reconstitution. On veut comprendre l'origine de chaque geste, chaque décision. On rembobine cent fois. On devient le spécialiste de la cause à effet. On traque, on dissèque, on autopsie. On veut tout savoir de la nature humaine, des ressorts intimes et collectifs qui font que ce qui arrive, arrive. »²

Dans cette optique, Brigitte commence à énumérer « *une litanie de si* », des conditions hypothétiques qui, selon elle, auraient pu changer le cours des événements et empêcher l'accident mortel de son compagnon. Elle explore ainsi les détails du destin en se demandant : et si... ?

Parmi ces suppositions, certaines concernant le nouveau logement qu'ils avaient choisi. Brigitte se demande si cette décision de déménager n'aurait pas déclenché une chaîne de conséquences menant à l'accident. Elle imagine que, si elle et son compagnon n'avaient pas décidé de changer de maison, il n'aurait peut-être pas été dans la situation qui l'a conduit à emprunter cette moto ce jour-là : « *Si je*

n'avais pas voulu vendre l'appartement »³, « Si je n'avais pas visité cette maison »⁴, « Si nous n'avions pas demandé les clés à l'avance »⁵. Chaque « si » autour du logement se charge de regret, de culpabilité, et surtout de la quête désespérée pour comprendre l'incompréhensible. Pour elle, le déménagement représente un moment charnière où le destin a basculé, transformant cette décision en l'un des nombreux points d'inflexion dans la litanie des causes hypothétiques.

Incontestablement, la maison de Lyon, qui devait être le lieu où Brigitte Giraud et son compagnon allaient commencer une nouvelle vie, est au cœur de *Vivre vite* qui reflète son obsession par le déroulement inéluctable des événements. Trois jours seulement avant cet aménagement tant attendu, l'accident a tout bouleversé. Cette maison devient alors un symbole puissant, représentant à la fois l'espoir d'un avenir partagé et l'endroit de mauvais augure qui, par un concours de circonstances, a participé à l'irréversible. Giraud a expliqué dans plusieurs entretiens combien cette maison était au cœur de la « mécanique » des événements, se demandant comment chaque choix et chaque détail ont pu s'imbriquer pour provoquer la tragédie. Elle dévoile ainsi une vision poignante de la fragilité des âmes humaines face aux vicissitudes de la vie.

En effet, cette quête immobilière représente pour Brigitte Giraud bien plus qu'une simple recherche de domicile. À travers l'exploration de cette maison, elle braque la lumière sur la « *folie immobilière* », cette obsession qui peut nous entraîner dans des décisions irrationnelles en quête d'un lieu idéal, souvent inaccessible. Dans *Vivre vite*, la narratrice est hantée par le désir de découvrir ce qu'il y a derrière le mur de cette maison, observée quotidiennement. La tentation de pénétrer ce lieu

inconnu, malgré son prix trop élevé, symbolise à la fois la fascination et le fantasme d'une vie meilleure, plus tranquille et plus proche de la nature.

En découvrant une autre maison, plus petite et en retrait, elle réalise son rêve de vivre dans un espace plus apaisant, à l'écart de toutes les contraintes de la vie urbaine. Mais malheureusement cette maison n'était pas à vendre, raison pour laquelle l'auteure sombre dans l'affliction.

Cet aperçu sur l'histoire de la maison ajoute une profondeur inattendue et presque mystique au désir de la narratrice de l'acheter. Apprendre que Jean Moulin y a organisé des réunions secrètes, que des parachutistes anglais y ont trouvé refuge et qu'une cache d'armes est dissimulée dans le jardin transforme ce lieu en un espace chargé de mémoire et de résistance. Cette dimension historique et héroïque éveille en elle une fascination qui va au-delà de l'attrait pour un simple bien immobilier ; la maison devient un témoin d'événements marquants, un symbole de courage et de lutte.

Le deuxième « si » dans le roman, « *Si mon grand-père ne s'était pas suicidé* », révèle comment le destin semble avoir comploté pour que la narratrice puisse acheter cette maison tant désirée. Le suicide de son grand-père maternel, bien que tragique, lui a apporté un héritage inespéré, lui fournissant les fonds nécessaires pour réaliser son rêve immobilier. Ce moment souligne la façon dont des événements douloureux peuvent, de manière inattendue, servir de catalyseur dans la vie d'une personne, et comment des circonstances qui échappent au contrôle de chacun peuvent pourtant jouer un rôle crucial dans la réalisation de ses aspirations :

« Bref, cet argent donné par ma mère, en deux parts, à ses deux enfants, a constitué l'exacte somme qu'il fallait pour réaliser le fameux apport personnel sans lequel Claude et moi aurions

été incapables de nous lancer, comme il était d'usage de nommer ce saut vers la propriété. »⁶

Le suicide du grand-père est devenu ainsi un maillon essentiel de cette mécanique du destin, amenant la narratrice à estimer la place du hasard, du sacrifice et de la fatalité dans sa propre histoire.

L'impatience grandissante de la narratrice à obtenir les clés le 18 juin, trois jours avant la date initialement prévue, s'avère être un moment lourd de signification dans le roman. Ce choix anodin, motivé par la passion de s'installer dans cette maison tant convoitée, prend une dimension tragique rétrospectivement, étant donné qu'il place en mouvement la chaîne d'événements qui mène à l'accident fatal de son compagnon :

« Ces clés nous n'aurions jamais dû les demander à l'avance. Cette légère anticipation faisait toute la différence. Je l'ai compris après. Ne prends pas les clés. »⁷

En avançant la remise des clés, elle participe, par inadvertance, à ce malheur accablant qui vient de bouleverser sa vie de fond en comble. Ce détail apparemment banal et futile représente, est devenu, selon Giraud, une pièce essentielle de la « mécanique » du destin, montrant comment de simples décisions peuvent entraîner des conséquences bien au-delà de ce que l'on pourrait imaginer. Dans son récit, elle dissèque avec une précision poignante, ces instants de vie où les petits choix personnels s'imbriquent pour former une tragédie, révélant le rôle et le poids du destin dans les trajectoires humaines.

Déçue par ce cataclysme qui l'a affligée, Brigitte, rongée par le remords, ne cesse jamais de se remémorer cette expérience traumatisante riche en péripéties. En

proie à d'innombrables interrogations qui se renouvellent sans relâche, la suppliciée, décrit minutieusement le moindre détail de toutes les circonstances qui ont contribué à l'accident brutal de son compagnon. Ces questions, ces suppositions « *Si je n'avais pas téléphoné à ma mère* », « *Si mon frère n'avait pas pris, soudain, une semaine de vacances* », « *Si mon frère n'avait pas eu un problème de garage* » et « *Si mon frère n'avait pas garé sa moto dans le garage de la nouvelle maison* » accentuent la mécanique fragile du destin et renforcent le sentiment de culpabilité qui s'empare d'elle.

La moto de son frère, une machine puissante et risquée, conçue au Japon uniquement pour les compétitions, devient un symbole de cette succession de hasards tragiques. L'idée que cette moto fascinante a été temporairement garée dans le garage de la nouvelle maison a encouragé son compagnon à la conduire ce jour-là, en déclenchant une série d'événements épouvantables.

Ensuite vient un petit chapitre où l'autrice se demande si elle n'avait pas changé la date de son déplacement chez son éditeur à Paris. Ce chapitre aggrave l'état déplorable de l'auteure qui se lamente sur son sort en répétant constamment « si » qui renvoie à la mécanique des événements qui ont provoqué l'accident. En décidant de repousser son départ à Paris du 18 au 22 juin elle a modifié sans le savoir le trajet du destin qui l'a privée de se retrouver à côté de son compagnon, lors de son décès.

Le moment crucial est aussi un témoignage sur la technologie de l'époque, juste avant la révolution numérique. L'absence de téléphone portable et la difficulté de communiquer par téléphone fixe illustrent un autre aspect de la vie à la fin des

années 90 où les informations circulaient moins vite et où des appels cruciaux pouvaient échouer. Dans le chapitre intitulé « *Si j'avais téléphoné à Claude le 21 juin au soir comme j'aurais dû le faire, au lieu d'écouter Hélène me raconter sa nouvelle histoire d'amour* », l'auteure exprime le profond regret qui l'a envahie à la suite de la mort inattendue et précoce de son conjoint.

Cette scène, qui semble anecdotique au départ, prend une importance dramatique à mesure que l'on comprend que ce coup de fil raté aurait peut-être permis d'éviter l'accident, ou du moins de modifier les circonstances qui l'ont rendu inévitable. Elle met en lumière cette tension entre la possibilité de changer le cours des choses et la fatalité qui semble, malgré tout, les rassembler dans une issue tragique. C'est un questionnement sur les petites choses que l'on fait ou omet de faire, sur la manière dont elles façonnent notre destinée.

C'est un excellent point que soulève Brigitte Giraud lorsqu'elle évoque l'effort et l'énergie nécessaire pour téléphoner avant l'ère des téléphones portables. À une époque où les téléphones fixes étaient les seuls moyens de communication à distance, un appel impliquait non seulement de se rendre à un téléphone, mais aussi de faire face à l'imprévisibilité de la ligne, des horaires d'ouverture, et parfois de l'attente. L'énergie que l'on déployait pour « *rassembler son courage* » avant de passer un appel reflétait cette forme d'engagement, un investissement émotionnel ou temporel qu'on ne mesure plus aujourd'hui avec la simplicité d'un message instantané.

Aujourd'hui, un SMS permet de transmettre une information rapidement, sans l'implication d'une conversation prolongée. Cette rapidité et cette immédiateté

offrent une alternative à la longue attente parfois nécessaire pour joindre quelqu'un, ce qui change notre manière de communiquer. Le SMS, en particulier, permet de dire l'essentiel sans avoir à passer 20 minutes au téléphone, ce qui fait écho à l'idée de Brigitte : ce que l'on percevait comme un effort considérable pour « rassembler son énergie » dans le passé, est aujourd'hui remplacé par la facilité numérique, mais au prix d'une certaine désacralisation de l'acte de communiquer :

« Voilà ce que j'aurais écrit : Tout va bien ? Ne va pas chercher Théo demain à l'école, il est invité à l'anniversaire de Maxime et remontera avec sa maman. Elle te le ramènera dans la soirée. Voici le numéro. Bonne nuit my love. »⁸

Il y a également une forme de réflexion sur le « poids » des choix dans un monde plus connecté. Autrefois, des éléments aussi simples que la décision de passer un appel pouvait influencer des événements cruciaux, alors que la communication instantanée d'aujourd'hui a peut-être réduit cette charge émotionnelle, mais en même temps rend les liens plus superficiels ou plus fragmentés. C'est cette tension entre l'effort d'antan et la facilité actuelle qui soulève des interrogations sur l'impact de la technologie sur nos vies personnelles et nos décisions.

Dans le chapitre intitulé « *Si l'heure des mamans n'avait pas été aussi l'heure des papas* », la narratrice intègre une réflexion sociologique sur l'évolution des rôles parentaux à la fin du XX^{ème} siècle, notamment en ce qui concerne l'émergence des « nouveaux pères ». Ce terme désigne les hommes qui ont commencé à redéfinir leur place dans le foyer, en prenant une part plus active dans l'éducation des enfants, la gestion du quotidien, et en s'impliquant dans des tâches parentales qui étaient traditionnellement considérées comme féminines. Cela inclut, par exemple l'accompagnement à l'accouchement, l'implication dans les soins des nourrissons, et une volonté de partager équitablement les responsabilités familiales.

Ce changement de paradigme, qui se met en place progressivement à la fin des années 80 et 90, est particulièrement pertinent dans le contexte du récit car l'auteure interroge la manière dont les relations de couple et de famille sont affectées par ces évolutions sociales. La narratrice semble souligner l'importance de cette évolution dans la dynamique de sa propre famille, mais aussi dans une époque où les attentes vis-à-vis des hommes se modifient profondément. « *L'heure des mamans* », symboliquement associées à l'accouchement, à la maternité et à la prise en charge des enfants, devient aussi « *l'heure des papas* », soulignant que la parentalité n'est pas une affaire exclusivement féminine mais une expérience partagée :

« Je n'ai pas le souvenir que mon père soit jamais venu nous chercher à l'école, mon frère et moi. (...) Non, ma mère s'était arrêtée de travailler pour nous élever, comme c'était l'usage dans les années soixante-dix, (...). »⁹

Ce chapitre comme beaucoup d'autres dans *Vivre vite*, est effectivement « déterminant », tant par son contenu émotionnel que par sa portée sociologique et psychologique. La décision de la Narratrice de laisser son mari, Claude, et leur fils Théo ensemble sans intervenir, en laissant les garçons gérer leur moment ensemble, soulève des questions profondes sur le rôle de la mère, de l'épouse et de la femme dans la sphère familiale.

En laissant Claude et Théo seuls, la narratrice semble souligner la nécessité d'une présence constante, d'une surveillance parentale omniprésente, ou au contraire, de la confiance accordée à l'autonomie des enfants et des pères. Ce moment illustre bien le dilemme de la maternité : être présente tout en respectant l'indépendance et l'espace des autres, tout en s'interrogeant sur le moment où l'on doit intervenir ou

non. C'est une réflexion sur le rôle « intrusif » ou « protégeant » que la mère peut ou doit adopter. C'est aussi un questionnement sur l'équilibre entre le contrôle et la liberté dans le cadre familial, une question qui résonne encore dans nos vies quotidiennes.

Brigitte Giraud arrive à capter la complexité de la maternité et des relations familiales dans ces moments qui semblent simples mais qui, rétrospectivement, prennent une dimension tragique. En mêlant les préoccupations quotidiennes à la grande tragédie personnelle de l'accident, elle ancre son récit dans une réalité partagée par beaucoup de lecteurs : celle des dilemmes de la parentalité, des choix silencieux, des gestes qui, même insignifiants sur le moment, peuvent avoir des conséquences imprévisibles. Cela donne à son roman une profondeur universelle, car chaque lecteur peut se reconnaître dans ces réflexions sur les relations familiales et sur la manière dont nos vies ordinaires sont façonnées par des événements qui nous échappent.

Les chapitres 14 et 15 de *Vivre vite* plongent le récit dans une enquête plus concrète et technique, apportant une dimension presque journalistique au livre, en se concentrant sur la moto sur laquelle roulait Claude au moment de l'accident. La Honda 900 CBR Fireblade, surnommée « *Lame de feu* », devient un personnage à part entière dans le récit, un objet qui incarne à la fois la puissance, la vitesse et la dangerosité, mais aussi la fatalité.

La moto, un modèle japonais interdit sur son propre territoire à cause de sa puissance excessive, était destinée exclusivement à l'exportation, notamment vers des pays européens comme la France, l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne « *pour ceux*

qui veulent savoir ce que légèreté veut dire. Tous les sens du mot légèreté »¹⁰. Ce détail, qui peut sembler anecdotique à première vue, prend une ampleur symbolique dans l'enquête de l'auteure. La moto incarne cette dualité entre la fascination pour la performance et l'irresponsabilité face aux risques qu'elle représente, elle incarne aussi une force dangereuse prête à « exploser » au cœur de la tragédie. Le fait que la moto soit interdite au Japon, mais exportée en Europe, soulève une question de responsabilité morale et de culture du risque, particulièrement dans le contexte des sports mécaniques et des passions pour la vitesse.

En fait, le premier sens du terme « machine infernale », qui désignait autrefois un dispositif meurtrier conçu pour provoquer destruction et chaos, s'applique à cette moto. Au sens littéral, la moto est une « machine » au potentiel destructeur, à la fois objet de fascination et outil de mort. Elle est l'élément central de l'accident, mais aussi le symbole de cette chaîne d'événements qui échappe au contrôle de l'autrice et de son compagnon.

Nous ne pouvons pas rester passifs face à la mondialisation, au libéralisme ou à la recherche du profit, raison pour laquelle Brigitte mène une enquête de façon « pluridirectionnelle » et sans concession. Étant donné la complexité d'obtenir toutes les informations, elle rencontre dans ce livre un ingénieur japonais s'appelant Tadao Baba, ce qui lui permet d'approfondir sa compréhension des enjeux économiques.

Tadao Baba joue un rôle central et significatif dans le roman et il a été à l'origine de la création de ce fabuleux moteur. L'auteure se rend compte qu'au Japon « *les ingénieurs sont des héros* », ils sont admirés pour leur capacité à innover et à contribuer de manière significative au progrès technologique et économique alors

qu'en France ils sont moins valorisés et sont inaperçus par rapport à d'autres professions.

Donc, en enquêtant sur Tadao Baba, Brigitte se rend aussi compte qu'il y a toute une gamme de produits dérivés à son effigie totalement, il y a des t-shirts, des tapis Baba, des rideaux de douche, etc ; ce qui a permis à la narratrice d'écrire un chapitre tout particulier qui parle non seulement de cet ingénieur célèbre mais qui parle aussi du Japon, le pays du Soleil-Levant, espérant trouver une réponse logique à cette question qui l'intrigue : pourquoi le pays qui est « *le plus éloigné de son centre névralgique d'existence sur la planète* » est le même pays qui va venir percuter sa vie et la couper en deux :

« J'ai cherché l'événement, la nouvelle, le grain de sable ou le fait divers d'ampleur internationale qui aurait pu détourner Claude, et éviter qu'il prenne la Honda. Qu'aurait-il fallu pour que Claude sort en alerte, quelle révélation, quel titre dans les journaux, pour qu'il sente l'odeur de danger qui flottait dans l'air ce jour-là. »¹¹

Tout en enquêtant sur l'année 99, Brigitte tombe sur le grave accident de Stephen King, l'écrivain américain, trois jours avant la mort de Claude. L'auteure a consacré un chapitre intitulé « *Si Stephen King était mort le samedi 19 juin 1999* » où elle regardait de près cet accident qui a eu lieu le 19 juin 1999 à 16h30 après sa journée d'écriture. En se promenant sur une route de Maine où il vivait aux États-Unis, Stephen a été percuté par un mini-van. Blessé, il fut emmené à l'hôpital mais ça ne suffisait pas pour la narratrice, « *il aurait fallu qu'il soit mort* »¹² pour empêcher l'accident de son mari :

« Stephen King s'en était tiré, il avait frôlé la catastrophe qui aurait sans doute poussé Claude à réfléchir à deux fois, j'en ai voulu à Stephen King, je crois, de s'en être sorti, et de n'avoir jamais rien fait pour moi. »¹³

En effet dans *Vivre vite*, la musique joue un rôle essentiel presque comme un personnage à part entière. Elle traverse la vie des protagonistes, notamment celle de Claude, le compagnon de l'auteure qui était musicien et critique musical. Il écrivait aussi pour le Monde et il dirigeait la discothèque municipale de Lyon. Les références aux chansons Pop, Rock, et Jazz, sont omniprésentes et parcourent le récit vu que vivre avec un musicien signifie que la musique est là tous les jours et qu'elle faisait partie du quotidien comme une pulsation et un échange au sein du couple. Dans chacune des situations de leur existence, presque toujours sans qu'ils se rendent compte, il y avait un lien avec une chanson où une musique. Ainsi, chaque scène évoquée dans le livre est inévitablement accompagnée d'une chanson, d'une mélodie. L'écriture est donc portée par une bande sonore qui l'accompagne naturellement.

L'auteure s'interroge dans le vingtième chapitre sur le dernier morceau de musique que Claude a pu entendre avant de quitter son bureau le jour de l'accident. Ce qui montre que la musique devient ici un moyen de saisir l'insaisissable. Elle se demande si écouter par exemple « *Don't panic* » de Coldplay 3'27, plutôt que « *Dirge* » de Death in Vegas 5'44, aurait pu tout changer. Ces deux minutes de différence auraient pu modifier le cours de sa journée et, peut-être, éviter l'accident. Cette réflexion montre jusqu'à quel point les petits détails, comme la durée d'une chanson, peuvent influencer le destin :

« *Dirge* était l'option choisie pour se mettre légèrement en retard, et donc créer la petite montée d'adrénaline qui donne tout son sel à l'existence. »¹⁴

Pour se rapprocher de ce que Claude aurait pu écouter juste avant l'accident, Brigitte a reconstitué une playlist des albums sortis dans les trois ou six mois précédant le 22 juin 1999. En rassemblant des morceaux de cette époque, elle a essayé de retrouver l'atmosphère musicale de leur quotidien. Cette playlist comprenait des artistes comme « *Alain Baschung, Daft Punk, Placebo, Radiohead, Massive Attack* », des figures majeures qui ont marqué la fin des années 90. À travers cette sélection, elle a tenté de recréer une proximité émotionnelle et temporelle avec Claude, cherchant dans la musique une manière de revivre, et peut-être de comprendre, ce qui a pu être ses dernières sensations auditives et intérieures.

Dans le chapitre suivant intitulé « *Si Claude n'avait pas oublié ses 300 francs dans le distributeur de la Société générale* », Brigitte a essayé de reconstruire précisément les événements de la journée en s'attachant à des détails infimes mais significatifs. Elle s'est concentrée sur ce qu'elle croyait être des indices révélateurs, comme les 300 francs oubliés par Claude dans un distributeur de la banque Société générale. Ce détail, bien que petit, pourrait avoir eu un impact important sur le déroulement de la journée, influençant les décisions de Claude et son emploi du temps. Elle se demande si cet oubli a changé l'ordre de ses actions ou modifié sa trajectoire, un peu comme un effet papillon. En s'attardant sur les « deux ou cinq minutes » qui pourraient avoir fait toute la différence, Brigitte montre son besoin de saisir les causes et les conséquences de chaque acte pour mieux comprendre ce qui s'est réellement passé. Elle cherche aussi à donner du sens aux événements qui lui échappent.

La narratrice, en tentant de retracer cette dernière journée où elle était absente, s'efforce d'entrer dans une réalité qu'elle n'a pas vécue directement. C'est comme si elle fouillait dans une « boîte noire », un espace clos de mystères où chaque indice est une clé pour déverrouiller l'inconnu de cette journée fatidique. Bien qu'elle soit allée à Paris, elle dispose néanmoins d'informations précieuses, fournies par les lieux, les horaires, et surtout un témoin : un collègue de Claude. Ce collègue, ayant déjeuné avec Claude le 22 juin, a pu donner des détails à l'autrice, lui offrant ainsi des points d'ancrage pour reconstituer le parcours de Claude ce jour-là.

Grâce à ces fragments, Brigitte parvient à recréer le trajet de Claude, de son travail à l'école de Théo, un parcours quotidien et ordinaire, mais qui, dans ce contexte, prend une dimension intense et symbolique. En s'appuyant sur ces témoignages et ces indices, elle espère comprendre non seulement le déroulement précis des événements, mais aussi les états d'âme et les pensées de Claude dans cette journée. Cette reconstitution n'est pas seulement factuelle ; elle est également une tentative de pénétrer l'esprit de Claude, d'entrer dans sa subjectivité à travers les empreintes invisibles laissées par ses actions.

Dans le chapitre 22 intitulé « *Si le feu n'était pas passé au rouge* » l'autrice souligne à quel point de petits éléments, comme le passage des feux de circulation peuvent influencer le cours des événements. Ce long chapitre de 24 pages explore en détail comment ces feux, réglant le flux du trafic de manière optimale, ont un impact direct sur le déroulement de la journée. Dans le contexte de l'histoire, les feux de circulation prennent une dimension symbolique représentant les forces invisibles qui influencent le quotidien et agissent comme des déterminants du destin.

Chaque arrêt où chaque passage vert, bien que banal, devient ainsi porteur de conséquences potentielles, révélant l'importance de l'enchaînement des événements. Cette idée est au cœur de l'exploration du destin que fait Brigitte : elle dissèque la journée en question en s'attardant sur ces micro-détails, comme un feu rouge, qui pourraient avoir entraîné des retards ou modifié l'emploi du temps de Claude. Ce chapitre illustre le paradoxe de la fluidité contrôlée du trafic, où l'ordinaire cache des enjeux majeurs, et où chaque événement, ainsi insignifiant soit-il, peut redéfinir le cours des choses :

« J'hésite à faire passer ce feu au rouge, parce que s'il était resté vert une seconde de plus, Claude aurait poursuivi sa route sans obstacle, et sans doute aussi son existence, ... »¹⁵

Ce passage au feu vert met en relief le moment précis où le destin de Claude bascule, lors de cet accident survenu à 16h25. En passant au feu vert, Claude enclenche la première vitesse, mais la trajectoire de sa journée prend un tournant tragique lorsqu'il entre en collision avec une voiture 2CV venant en sens inverse, conduite par Denis R., un musicien. Cette rencontre fortuite entre Claude et Denis, qui est aussi pompier volontaire, souligne l'ironie et la complexité du hasard. Denis n'est pas seulement un conducteur impliqué dans l'accident ; il devient également le premier secours de Claude, apportant une aide vitale dans les moments critiques suivant la collision.

Cette intervention de Denis, en tant que pompier volontaire, ajoute une autre dimension au récit : elle met en évidence comment, même dans le chaos et la brutalité de l'accident, une forme de secours immédiat émerge. En le transportant à l'hôpital dans un état grave, Denis joue un rôle de transition entre l'incident et les soins médicaux, liant ainsi plusieurs fils du destin. Ce moment suspendu entre la

routine d'un feu vert et la gravité de l'accident fait écho à la réflexion de Brigitte sur les détails qui semblent anodins mais peuvent en réalité changer le cours d'une vie :

« On n'a rien pu faire. La phrase qui marque l'avant et l'après. »¹⁶

L'organisation initiale de l'ouvrage par Brigitte, avec ses deux parties distinctes, reflète une démarche à la fois chronologique et introspective pour aborder le traumatisme de l'accident et ces répercussions. La première partie, un compte à rebours sur 20 ans, même progressivement vers le moment clé de l'accident. En remontant le temps, elle retrace les événements, choix et circonstances qui ont précédé cette tragédie, comme pour chercher des explications et des signes avant-coureurs, disséquant les moments qui auraient pu « faire toute la différence ».

La 2^{ème} partie intitulée « *L'éclipse* », couvre les 20 années qui suivent l'accident. Par sa brièveté, elle semble condenser l'essentiel du cheminement de Brigitte face au deuil et à l'absence. Dans cette partie, l'éclipse devient une métaphore puissante : elle évoque le vide et l'obscurité laissés par la perte de Claude, une absence qui occulte une partie de la vie de Brigitte. À travers des thèmes comme le fantôme, les signes et la résilience, elle explore la manière dont cette absence continue de hanter son quotidien, tout en laissant entrevoir des signes de guérison et d'adaptation.

Ce découpage en deux parties permet à Brigitte de structurer son parcours émotionnel en deux mouvements : d'abord, l'analyse des causes et des événements antérieurs à l'accident, puis la lente reconstruction personnelle. En contrastant une première partie détaillée et analytique avec une seconde partie plus elliptique et

poétique, elle exprime la manière dont le deuil et la mémoire transforment le rapport au temps et à la vie.

L'évocation de Paco Rabanne et de sa prédiction apocalyptique dans « *L'éclipse* » apporte une dimension symbolique et ironique au récit du deuil de Brigitte. Le 11 août 1999, soit 2 mois après l'accident, Paco Rabanne avait en effet annoncé la fin du monde en se basant sur une interprétation des prophéties de Nostradamus. Dans ce contexte, Brigitte se trouve étrangement en phase avec cette vision catastrophique : pour une fois, elle espère, presque cyniquement, que la fin du monde pourrait survenir. Elle exprime ainsi son propre désespoir et sa lassitude face à la souffrance liée à la perte de Claude.

La fin du monde, pour elle, devient une sorte d'échappatoire ; si le monde entier devait disparaître, la douleur de la perte se fondrait dans une réalité universelle. Ce fantasme d'apocalypse pourrait rendre tout le monde « enfin égal » face à la tragédie, comme si la destruction collective annulait son deuil personnel. Il s'agit d'une manière pour Brigitte d'exprimer son désir ardent de sortir de ce tunnel ténébreux qu'est le deuil et de trouver un baume à son cœur brisé et à sa douleur lancinante. Sous l'emprise d'un vif désappointement, l'auteure recherche un moyen d'échapper à l'absurdité de sa souffrance prolongée.

En s'appuyant sur cette référence culturelle à Paco Rabanne et sa prédiction célèbre qui annonçait que la station spatiale russe Mir allait s'écraser sur Paris le 11 août 1999, provoquant une catastrophe majeure, l'auteure souligne l'ironie et l'absurdité de certains moments de l'existence. Déprimée par cette métamorphose qui a chamboulé sa vie, Brigitte, dans son état de vulnérabilité, envisage les

prédictions de la fin du monde comme une bouée de sauvetage qui pourrait mettre fin à la souffrance humaine. Cette mention montre comment le deuil pousse Brigitte à des réflexions existentielles et désabusées sur l'égalité devant la mort, tout en marquant un tournant vers une acceptation progressive de sa nouvelle réalité :

*« Je voulais le croire, je voulais lui donner raison, nous serions
tous enfin engloutis, tous égaux, mais je ne pouvais confier
à personne cette mauvaise pensée. »¹⁷*

L'étude de Vivre vite de Brigitte Giraud peut être enrichie par une comparaison entre l'autofiction contemporaine et les éléments de la tragédie antique, car ces deux genres abordent la fatalité, le rôle du destin et les dilemmes humains face à des forces supérieures. En s'inscrivant dans une démarche autobiographique, Brigitte Giraud utilise plusieurs des concepts de Gérard Genette pour structurer son récit. La narration non linéaire, l'analepsie et l'anachronie narrative, au sens où l'ouvrage est construit autour d'une alternance entre des retours en arrière (analepsies), des projections dans un futur imaginé (prolepses implicites) et un présent narratif marqué par la réflexion et la quête de sens.

Les héros tragiques sont souvent confrontés à une fatalité qu'ils ne peuvent éviter, malgré leurs efforts. Comme dans les tragédies antiques, Vivre vite questionne les liens entre choix individuels et forces extérieures, ici incarnés par les coïncidences et les hasards. Dans ce roman, Giraud revisite les événements qui ont conduit à la mort de son compagnon comme un puzzle à résoudre. Ce processus de reconstitution ressemble à une enquête sur le destin montrant que chaque élément (la moto, l'achat de la maison, le calendrier des événements) semble avoir contribué à une fatalité inévitable.

Les tragédies antiques sont souvent ancrées dans un mythe, un passé déjà connu des spectateurs. De même, dans l'autofiction de Serge Doubrovsky, l'autrice explore un événement passé en reprenant ses éléments sous un angle nouveau, avec une subjectivité assumée. Elle reconstruit une temporalité fragmentée, elle revient sans cesse sur des détails du passé pour interroger leur poids dans l'événement tragique, comme un chœur tragique qui commente et éclaire l'action.

Le processus d'écriture permet à la narratrice de trouver un apaisement personnel, mais il offre aussi aux lecteurs une expérience cathartique. En partageant son deuil, elle rend universelle une douleur intime, engageant le lecteur dans une réflexion sur ses propres pertes et sur la gestion de l'impuissance.

Dans *Vivre vite*, Brigitte Giraud renouvelle le terme de « machine infernale », emprunté à Cocteau et emprunté à la tragédie classique. Jean Cocteau a employé ce terme dans sa pièce *La Machine infernale* pour désigner un enchaînement implacable d'actions conduisant à une fin tragique, dans une logique quasi mécanique où chaque décision semble dictée par un destin inéluctable. Dans *Vivre vite*, l'autrice reprend cette structure en disséquant minutieusement chaque événement et chaque choix pour montrer comment ils s'emboîtent inexorablement, tel un engrenage. Cette « machine infernale » incarne à la fois un objet concret (la moto) et une métaphore tragique (l'enchaînement des causes).

Brigitte Giraud avec ce roman renouvelle des thèmes fondamentaux de la tragédie antique : le poids du destin, la responsabilité face à l'imprévisible et la quête de sens dans l'injustifiable. L'autofiction, en prenant appui sur l'introspection et le

vécu, réinvente les grandes problématiques tragiques dans une perspective moderne, où l'écriture devient un moyen de résilience et de réconciliation avec le passé.

Peut-on voir une corrélation entre la structure du récit et la manière dont les personnes endeuillées reconstruisent leur mémoire ? Comment l'écart entre le temps subjectif du deuil et le temps narratif est-il traité dans un roman ? Dans quelle mesure la narration des petites décisions qui mènent à l'événement tragique permet-elle de souligner l'illusion du contrôle ? Quel rôle la mémoire collective joue-t-elle dans la reconstruction du soi après un événement aussi traumatique ? Que révèle l'espace domestique de l'identité du narrateur et de sa famille ? Quelle place la dimension autobiographique occupe-t-elle dans la réflexion sur le deuil et la reconstruction de soi ?

Ces questions offrent une excellente base pour guider les nouveaux chercheurs qui vont explorer des romans traitant du deuil, de la mémoire, de l'identité et du destin, en les aidant à établir des parallèles entre différentes offres et à en tirer des conclusions sur des thèmes récurrents dans la littérature contemporaine. Elles offrent également une approche qui permet de croiser les approches narratologiques et psychologiques dans des analyses littéraires profondes.

French References:

I-Corpus :

GIRAUD (Brigitte) : *Vivre vite*, Éditions Flammarion, Paris 2022, 225p.

II-Ouvrages consultés :

-BAYARD (Paul) : *Il existe d'autres mondes*, Éditions de Minuit, 2012, 156p.

-COCTEAU (Jean) : *La machine infernale*, Éditions Le livre de poche, Paris 1967, 135p.

-COMTE-SPONVILLE (André) : *L'être-temps*, Éditions Presses universitaires de France, Paris 1999, 164p.

-GENETTE (Gérard) : *Figures III*, Éditions Du Seuil, Paris 1972, 341p.

-POULET (Georges) : *La conscience critique*, Éditions J. Corti, 1971, 314p.

-ROSSET (Clément) : *Le réel et son double*, Éditions Gallimard, Paris 1984, 129p.

-VIRILIO (Paul) : *L'accident originel*, Éditions Galilée, Paris 2005, 157p.

III-Sitographies :

-Vivre vite – Rencontre littéraire avec Brigitte Giraud

https://www.youtube.com/watch?v=veA6Ri_4T94

-Brigitte Giraud, *Vivre vite*

<https://www.youtube.com/watch?v=TuzW8qZTWH8>

-GIRAUD (Brigitte), Prix Goncourt 2022 : « *C'est un livre qui interroge la notion de destin* »

<https://www.youtube.com/watch?v=m7t8eFcyS9w>

-Culture club, *Vivre vite* de Brigitte Giraud

<https://www.youtube.com/watch?v=2HK9gpZVWew>

-Brigitte Giraud: *Interroger le destin*

<https://www.youtube.com/watch?v=K8KYwjOoLnI>

¹ [Brigitte Giraud, prix Goncourt 2022 : "C'est un livre qui interroge la notion de destin" \(youtube.com\)](#)

Entretien consulté en ligne le 10/10/2024

² GIRAUD Brigitte : *Vivre vite*, Édition Flammarion, Paris 2022, p23

³ Ibid. p27

⁴ Ibid. p41

⁵ Ibid. p57

⁶ Ibid, p35

⁷ Ibid, p61

⁸ Ibid, p87

⁹ Ibid, p95

¹⁰ Ibid, p106

¹¹ Ibid, p131

¹² Ibid, p136

¹³ Ibid, p137

¹⁴ Ibid, p152

¹⁵ Ibid, p171

¹⁶ Ibid, p193

¹⁷ Ibid, p198

الآلة الجهنمية في العمل وفي عمل بريجيت جيرو "فيقر فيت"

مها إبراهيم سلامة

قسم اللغة الفرنسية، كلية البنات، جامعة عين شمس، مصر

dr.maha.salama@women.asu.edu.eg

المستخلص:

في "فيقر فيت"، تستكشف بريجيت جيرو دور القدر والسببية في سلسلة الأحداث المأساوية التي أدت إلى الوفاة العرضية لرفيقها كلود. الرواية، الحميمة والعالمية على حد سواء، مبنية حول التفكير في ثقل الخيارات الفردية وفرص الحياة. تشكك بريجيت جيرو في الميكانيكا التي لا هودة فيها والتي يبدو أنها نسجت خيوط هذه الدراما. تعيد النظر في القرارات غير المؤذية أو الحاسمة - مثل شراء المنزل أو استعارة الدراجة النارية أو ظروف هذا اليوم المشؤوم - في محاولة لفهم ما إذا كان كل هذا مسألة وفاة أو سلسلة من الخيارات البشرية. يصبح المنزل، الذي كان يرمز إلى بداية جديدة، النقطة المحورية لسلسلة من الأحداث التي يبدو أنها تؤدي حتماً إلى الحادث. يتأرجح السرد بين البحث عن المعنى وقبول العبث. من خلال تتبع خيط الأسباب والمصادفات، يشكك المؤلف في حصة الصدفة في حياتنا: إلى أي مدى نحن مسؤولون عن مصيرنا، وأين يبدأ تأثير القوى التي تهرب منا؟ وبالتالي فإنه يستكشف فكرة أن القدر يمكن كتابته من خلال الخيارات التي نتخذها والعناصر التي لا نملك السيطرة عليها. يكشف هذا الانعكاس الإنساني العميق عن التوتر بين الحاجة إلى إيجاد تفسيرات وصعوبة قبول عدم القدرة على التنبؤ بالحياة. ثم يصبح القدر موضوعاً مركزياً، بين المأساة الشخصية والتفكير الفلسفي.

الكلمات المفتاحية: قدر-مكتوب- صدفة- موت العجلة

THE INFERNAL MACHINE AT WORK AND IN THE WORK OF BRIGITTE GIRAUD
“VIVRE VITE”

Maha Ibrahim Salama

French Department, Faculty of Women, Ain Shams University, Egypt
dr.maha.salama@women.asu.edu.eg

Abstract

In *Vivre vite*, Brigitte Giraud explores the role of fate and causality in the series of tragic events that led to the accidental death of her companion, Claude. The novel, both intimate and universal, is built around a reflection on the weight of individual choices and the chances of life. Brigitte Giraud questions the relentless mechanics that seem to have woven the threads of this drama. She revisits the innocuous or decisive decisions - such as buying the house, borrowing the motorcycle, or the circumstances of this fateful day - trying to understand if all this was a matter of fatality or a chain of human choices. The house, which was to symbolize a new beginning, becomes the focal point of a series of events that seem to inevitably lead to the accident. The narrative oscillates between the search for meaning and the acceptance of the absurd. By tracing the thread of causes and coincidences, the author questions the share of chance in our lives: to what extent are we responsible for our destiny, and where does the influence of the forces that escape us begin? It thus explores the idea that destiny can be written both by the choices we make and by elements over which we have no control. This deeply human reflection reveals a tension between the need to find explanations and the difficulty of accepting the unpredictability of life. Destiny then becomes a central theme, between personal tragedy and philosophical reflection.

Keywords : *destiny, mektoub, chance, die quickly*